

# ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

## EXTRÉMISME

Nadeau, Frederick

Université de Sherbrooke, Canada

Date de publication : 2024-11-30

DOI : <https://doi.org/10.47854/v8v5f294>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

L'extrémisme est une notion complexe, qui gagne à être explorée à travers la lentille de l'anthropologie, non seulement en raison de ses implications sociales et politiques, mais aussi pour les enjeux éthiques et épistémologiques qu'elle soulève. La notion permet en effet d'interroger les limites de notions centrales à la discipline, telles que le relativisme culturel et la méthode ethnographique. Définir l'extrémisme nécessite également d'analyser les croyances et actions de certains individus ou groupes, ainsi que les dynamiques de pouvoir, les contextes historiques et les tensions éthiques qui entourent l'étude d'un tel phénomène.

Dans le langage courant, l'extrémisme désigne généralement des acteurs politiques ou religieux prônant un changement radical ou révolutionnaire dans la société. La notion renvoie ainsi à une conception axiale des clivages politiques – gauche/droite, ouverture/fermeture, nationalisme/globalisme, conservation/changement, etc. – fondée sur la valorisation d'un idéal spécifique et caractérisé par un engagement sans compromis envers cet idéal (ou le groupe qui le porte), souvent au détriment des principes démocratiques et des droits humains. Les extrémistes tendent donc à rejeter les normes de la société dominante – jugées corrompues ou inadéquates – et cherchent à imposer leur vision du monde, parfois de manière autoritaire et violente.

Suivant une perspective plus philosophique, des auteurs comme Hannah Arendt, Carl Schmitt et Umberto Eco – qui se sont surtout intéressés à la montée du fascisme en Europe dans la période de l'entre-deux-guerres – définissent l'extrémisme comme une rupture avec les principes démocratiques, caractérisée par des idéologies totalitaires et un rejet du pluralisme. Selon Arendt (1972 [1951]) ces idéologies veulent éradiquer le pluralisme et l'individualité, conduisant ainsi à un effritement de l'espace politique public où les gens peuvent interagir et débattre de manière égalitaire. L'extrémisme naît donc, selon Arendt, lorsque ces mouvements idéologiques tentent d'imposer une « vérité » absolue, rejetant ou annihilant toute opposition. C'est ce qui l'amène à considérer que l'extrémisme est intrinsèquement déshumanisant, car il réduit les individus à l'état d'instruments d'un programme idéologique monolithique qui supprime la diversité de pensée et de parole essentielles à la vie démocratique.

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Nadeau, Frederick, 2024, « Extrémisme », *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/v8v5f294>

Schmitt (2003), pour sa part, considère le politique comme étant fondé sur la construction et l'entretien d'une distinction « Eux/Nous ». Dans cette optique, la radicalisation peut être comprise comme l'intensification de cette dichotomie fondamentale, l'extrémisme représentant le point où un compromis n'est plus possible et où l'Autre devient non pas un adversaire au sein de la joute politique, mais un ennemi qui menace l'existence même du « Nous » et justifie, par le fait même, des mesures exceptionnelles visant à éliminer les dangers perçus.

Enfin, Umberto Eco (1995) conçoit l'extrémisme comme un phénomène culturel, encapsulé dans sa notion d'« Ur-Fascisme ». Il identifie des traits psychologiques – tels que l'aversion pour la différence et une préférence pour des solutions simplistes et orientées vers l'action – qui rendent les sociétés vulnérables aux idéologies autoritaires et exclusionnistes. Eco soutient que l'extrémisme prospère en faisant appel aux émotions plutôt qu'à la raison, exploitant particulièrement les angoisses et les frustrations des individus. En présentant des enjeux complexes de manière caricaturale, l'extrémisme offrirait une clarté et un ordre rassurants, bien que trompeurs. Cette simplification excessive alimente les tendances autoritaires, car elle amène les individus à endosser des idéologies qui promettent de restaurer l'ordre, même si cela signifie sacrifier les libertés démocratiques et la tolérance. L'analyse d'Eco suggère ainsi que l'extrémisme n'est pas limité à une époque ou à un lieu précis, mais qu'il peut émerger partout où les gens sont prêts à se soumettre à une pensée autoritaire, souvent sous le prétexte de restaurer la sécurité ou l'identité.

Il est essentiel ici de reconnaître que l'extrémisme n'est pas une essence immuable. Rien n'est « extrême » en soi : c'est toujours en comparaison à d'autres référents qu'une idée ou une action est perçue comme telle. Par exemple, si certains sports sont qualifiés d'« extrêmes », c'est en raison des risques élevés qu'ils comportent par rapport à des sports plus « conventionnels ». De même, ce que l'on considère comme « extrême » dans une culture peut être perçu différemment dans une autre, comme l'illustre la célèbre maxime de Blaise Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ». Pour éviter la posture essentialiste selon laquelle certaines idées, groupes ou actions seraient « extrêmes » par nature, il faut considérer l'extrémisme dans une perspective interactionniste à partir de laquelle nous serons en mesure d'appréhender les dynamiques relationnelles complexes qui poussent certains acteurs sociaux à se radicaliser (Alimi, Demetriou et Bosi 2015).

Il importe également de faire la distinction entre l'extrémisme et la radicalité, deux notions proches mais néanmoins distinctes. La notion de radicalité émane du latin *radix* et peut désigner des mouvements ou des idéologies qui cherchent à aller « à la racine » des problèmes sociaux. La violence n'est donc pas une caractéristique intrinsèque de la radicalité ; c'est plutôt l'idée de rupture qui est centrale (Jeziarska et Polanska 2017). On peut penser au féminisme radical contemporain, par exemple, qui peut difficilement être qualifié d'extrémiste, mais qui cible plutôt les *racines* des systèmes d'oppression patriarcaux plutôt que de se focaliser sur leurs manifestations ou leurs symptômes (Fortier et al. 2009). Nous comprendrons ainsi la radicalité comme un curseur qui se déplace le long d'un spectre, allant du pacifisme à l'extrémisme violent. Et tandis que les acteurs radicaux frôlent parfois les limites de l'acceptabilité sociale sans toutefois les dépasser, les extrémistes, quant à eux, les franchissent et se retrouvent en porte-à-faux vis-à-vis des normes établies (Sotlar 2004).

De manière générale, un acteur ou un mouvement peut être qualifié d'extrémiste à partir de trois dimensions : ses idées, ses attitudes, ou ses modes

d'action. L'application du qualificatif dépendra de la mesure par laquelle l'un de ces aspects entre en contradiction avec les valeurs ou pratiques dominantes d'une société à un moment donné. Dans le contexte des sociétés libérales occidentales contemporaines, être extrémiste peut vouloir dire, par exemple : 1) promouvoir des politiques qui vont à l'encontre des droits humains (idéologies) ; 2) faire preuve de dogmatisme et refuser toute forme de discussion ou exclure d'emblée toute possibilité de dialoguer avec un adversaire (attitudes) ; 3) avoir recours à l'intimidation, à la calomnie, à la menace, au harcèlement ou à la violence pour atteindre ses objectifs (modes d'action). Ces trois éléments peuvent être mutuellement exclusifs. Par exemple, une personne peut promouvoir des idées légitimes, comme la protection de l'environnement, mais si elle utilise des moyens violents pour y parvenir, elle sera perçue comme extrémiste. À l'inverse, un acteur non violent peut être jugé extrémiste s'il soutient des politiques discriminatoires ou adopte une attitude antidémocratique et refuse tout dialogue avec ses opposants (qu'il aura d'ailleurs plutôt tendance à considérer comme des « ennemis »). Enfin, notons que l'extrémisme n'est pas un état fixe. Les acteurs peuvent se radicaliser au fil du temps ou, au contraire se « déradicaliser » à mesure que le contexte sociopolitique se transforme.

Généralement, les anthropologues qui s'intéressent à l'extrémisme adoptent une perspective centrée sur les individus, en se concentrant sur les pratiques quotidiennes des militants, leurs idéologies, leurs identités et leur vision du monde. Cette approche permet de contextualiser l'extrémisme non pas comme un phénomène déconnecté des réalités sociales, mais comme une réponse à des dynamiques sociales spécifiques. Les travaux de Douglas Holmes (2000), par exemple, nous amènent à replacer la montée de l'extrême droite contemporaine dans le contexte d'une accélération du capitalisme. Ils montrent comment des individus ordinaires peuvent être attirés par des idéologies radicales en raison des sentiments d'aliénation ou de marginalisation qu'ils ressentent. C'est également le sentiment d'être considéré comme des citoyens de seconde classe que met en lumière Hilary Pilkington (2016), lorsqu'elle relate sa plongée au cœur du mouvement anti-islam English Defense League (pour d'autres ethnographies de mouvements associés à la droite extrême ou radicale, voir Avanza 2007, 2008 ; Blee 2002, 2007 ; Busher 2015 ; Cramer 2016 ; Dechezelles 2013 ; Nadeau 2019, 2020 ; Nikolski 2011, 2013 ; Shoshan 2016 ; Teitelbaum 2017, 2020).

En outre, en s'intéressant à l'expérience et à la subjectivité individuelle, l'anthropologie de l'extrémisme contribue à mettre en lumière les processus de radicalisation, c'est-à-dire la manière dont les individus ou les groupes adoptent progressivement des idées et des comportements extrémistes. Ce processus peut être influencé par des facteurs sociaux, politiques, économiques, ou psychologiques, et il est essentiel d'en comprendre les différentes facettes et les différents mécanismes si l'on souhaite éventuellement développer des stratégies de prévention efficaces.

### **L'extrémisme, le relativisme culturel et l'empathie**

L'un des défis majeurs de l'étude de l'extrémisme réside dans sa dimension moralement et politiquement chargée. Soltjar (2004) nous rappelle que le terme est souvent défini « politiquement », ce qui signifie que sa portée et son sens peuvent varier considérablement en fonction de la personne qui l'utilise et de l'objectif visé. Le terme est fréquemment utilisé, par exemple, pour discréditer des adversaires ou justifier des mesures répressives. Les travaux de Michael Barbut (2012) montrent notamment comment les actions de la communauté autochtone mapuche au Chili ont

pu être qualifiées d'extrémistes par les autorités locales et les médias, dans le but de légitimer plus facilement leur répression. Cet exemple illustre comment l'extrémisme (tout comme le radicalisme) peut être une étiquette attribuée dans le cadre d'une lutte de pouvoir et de classement social.

Depuis ses débuts, l'anthropologie cherche à comprendre la manière dont les groupes humains construisent leur réalité sociale. C'est dans cette optique que des anthropologues comme Franz Boas ont proposé la notion de relativisme culturel, soulignant la nécessité de comprendre les cultures dans leur propre contexte, sans les juger à partir de critères externes : « La civilisation n'est pas quelque chose d'absolu [...], nos idées et conceptions ne sont vraies que dans le périmètre de notre civilisation » (Dall et Boas 1887 : 589, traduction libre). En s'efforçant de comprendre chaque culture dans son propre contexte, l'anthropologie nous invite ainsi à voir l'étranger comme familier et à considérer le familier avec un regard d'étranger. Or, aujourd'hui, l'altérité radicale ne se trouve plus seulement dans des contrées exotiques et lointaines, mais parfois au cœur de nos propres cités, sous la forme de cultures et de contre-cultures proposant des visions du monde apparemment irréconciliables.

L'anthropologie est donc bien placée pour aborder l'extrémisme sans tomber dans des jugements moraux simplistes. Les travaux d'anthropologues comme Emilie El Khoury (2022) ou Saba Mahmood (2005), qui s'intéressent à des femmes impliquées dans des mouvements islamistes, montrent que des comportements qualifiés d'extrêmes peuvent aussi être compris comme des formes de résistance à une domination perçue. Cette posture relativiste peut toutefois se révéler difficile à maintenir pour l'anthropologue, notamment face à des mouvements racistes ou antiféministes. En effet, c'est une chose d'éprouver de l'empathie pour des mouvements auxquels on s'identifie ou pour des populations « opprimées » ou « victimes » d'injustice, qui adoptent des pratiques ou des idéologies extrémistes afin de « résister » à un méchant « oppresseur ». C'en est une autre de considérer avec la même empathie des militants impliqués dans des mouvements masculinistes ou néonazis, qui sont l'opprobre de la société et sont souvent qualifiés de « répugnants » (Avanza 2008). Il faut, dans ces cas-là, savoir suspendre son jugement moral pour arriver à saisir le monde à travers les yeux de l'Autre, *from the native's point of view*, disait Geertz (1974). Notre travail d'anthropologue consiste donc à comprendre et à expliquer, sans pour autant excuser ou justifier. Selon Nikolski (2011 : 124),

c'est précisément face aux objets « répugnants » que l'empathie est précieuse en ce qu'elle contribue alors à combattre l'ethnocentrisme des valeurs du chercheur. Elle est sans doute moins efficace, voire stérile, face aux objets spontanément « sympathiques », puisqu'elle y exacerbe la connivence originelle au lieu d'être un instrument de rupture ».

Ceci nécessite de retirer temporairement ses propres lunettes morales et culturelles pour arriver à saisir le monde à travers les yeux de l'Autre.

### **Terrain et observation participante en contexte extrémiste : enjeux éthiques et méthodologiques**

L'une des particularités de l'anthropologie est sa méthode – l'ethnographie –, qui implique une immersion à long terme du chercheur dans le quotidien du groupe qu'il étudie. Cette méthode soulève des défis particuliers lorsqu'il s'agit d'étudier des mouvements extrémistes en raison de la nature sensible et potentiellement dangereuse du terrain.

D'un point de vue méthodologique, l'accès aux groupes extrémistes est souvent difficile, car ceux-ci tendent à être méfiants vis-à-vis des étrangers. Dans cette optique, l'un des premiers enjeux est celui du consentement éclairé et de la protection des participants. Les membres de ces groupes peuvent être réticents à dévoiler leur identité ou leurs opinions par crainte de poursuites judiciaires ou de stigmatisation. Cela complique le processus de consentement, car il faut garantir que les participants comprennent les risques tout en s'assurant que leurs informations seront protégées. Une anonymisation rigoureuse des données devient alors essentielle pour préserver la confidentialité et limiter les risques, tant pour les participants que pour le chercheur lui-même.

Un autre défi concerne le rapport avec les acteurs sur le terrain. L'ethnographe doit constamment négocier la « juste distance » (Bensa 1995) pour s'impliquer suffisamment dans la communauté étudiée, tout en conservant une distance critique nécessaire à une analyse objective. Le défi est encore plus grand lorsqu'il s'agit d'un groupe militant, où l'on peut soupçonner une proximité idéologique entre le chercheur et les participants. Le risque de « conversion » ou de sympathie excessive est parfois évoqué. Il faut également considérer que certains militants pourraient s'attendre à un soutien implicite de leurs actions ou idéologies, mettant ainsi une pression sur le chercheur pour que ses analyses correspondent aux attentes ou aux intérêts du groupe.

Par ailleurs, même si le chercheur arrive à maintenir une distance intellectuelle, la question de la participation active dans les activités militantes se pose. Évidemment, on doit s'abstenir de prendre part à toute forme de violence ou d'activité criminelle. Toutefois, les situations sur le terrain ne sont pas toujours aussi clairement tranchées. Par exemple, dans une enquête sur un groupe d'extrême droite, un chercheur pourrait être amené à participer à des activités controversées, comme la diffusion d'un matériel de propagande. Bien que cela puisse faciliter l'acceptation par le groupe et garantir l'accès aux données, la situation présente un dilemme moral. L'engagement réflexif, c'est-à-dire la capacité de l'anthropologue à reconnaître et à analyser ses propres biais et réactions et à négocier ses propres limites, apparaît ainsi comme un outil important pour réaliser ce type d'enquête.

La sécurité physique et psychologique du chercheur constitue également un enjeu important. En travaillant sur le terrain, l'anthropologue peut se trouver exposé à des situations dangereuses, voire illégales, qui menacent son intégrité physique ou celle d'autres personnes. De plus, les informations recueillies peuvent parfois être violentes ou moralement troublantes, risquant ainsi de causer du stress ou de la détresse émotionnelle. Souvent, une simple discussion avec un collègue, un superviseur ou un ami permettra d'évacuer le trop-plein d'émotions négatives et de se recadrer. Toutefois, il est essentiel d'établir en amont des protocoles de sécurité pour se protéger, tant sur le terrain qu'au retour, et de solliciter un soutien psychologique au besoin.

Enfin, l'un des dilemmes éthiques les plus délicats concerne la responsabilité envers les informations recueillies. Dans certains cas, l'anthropologue peut obtenir des informations concernant des activités illégales ou des projets de violence imminente. Cela pose la question de la responsabilité légale et morale du chercheur : doit-il dénoncer ces activités aux autorités ? La réponse à cette question dépend souvent des directives établies par les comités d'éthique institutionnels, qui peuvent fournir un

cadre pour traiter ces situations délicates tout en respectant les principes éthiques de la recherche.

En somme, nous voyons que l'ethnographie de mouvements extrémistes nécessite une vigilance constante et une réflexion éthique profonde à chaque étape de la recherche. Les anthropologues doivent équilibrer leur quête de compréhension scientifique avec des impératifs de sécurité, de neutralité et de responsabilité morale. Malgré tout, l'extrémisme est un phénomène complexe qui mérite une analyse nuancée et l'anthropologie, en tant que discipline tournée vers la compréhension de l'autre, a un rôle crucial à jouer dans cette réflexion. Comprendre l'extrémisme dans ses multiples dimensions permet non seulement d'éclairer les causes de la radicalisation, mais aussi de concevoir des stratégies efficaces pour la prévenir.

## Références

Alimi, E., C. Demetriou et L. Bosi, 2015, *The Dynamics of Radicalization: A Relational and Comparative Perspective*, Oxford et New York, Oxford University Press.

Arendt, H., 1972, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard.

Avanza, M., 2007, *Les « Purs et durs de Padanie ». Ethnographie du militantisme nationaliste à la Ligue du Nord (Italie) 1999-2002*, thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Avanza, M., 2008, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », in D. Fassin et A. Bensa (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte : 41-57.

Barbut, M., 2012, « Qui sont les terroristes ? Lutte de classement autour de la radicalité mapuche », *Lien social et Politiques*, 68 : 79-100, <https://doi.org/10.7202/1014806ar>

Bensa, A., 1995, « De la relation ethnographique. À la recherche de la juste distance », *Enquête*, 1 : 131-140, <https://doi.org/10.4000/enquete.268>

Blee, K., 2002, *Inside Organized Racism: Women in the Hate Movement*, Berkeley, University of California Press.

Blee, K., 2007, « Ethnographies of the far right », *Journal of Contemporary Ethnography*, 36(2) : 119-128, <http://dx.doi.org/10.1177/0891241606298815>

Busher, J., 2015, *The Making of Anti-Muslim Protest: Grassroots Activism in the English Defence League*, Londres, Routledge.

Cramer, K.J., 2016, *The Politics of Resentment: Rural Consciousness in Wisconsin and the Rise of Scott Walker*, Chicago, University of Chicago Press.

Dall, W.H. et F. Boas, 1887, « Museums of Ethnology and Their Classification », *Science*, 9(228) : 587-589, [https://www.jstor.org/stable/pdf/1762958.pdf?refreqid=fastly-default%3A4f95ba0339fd6d35a74c36b383c6a42c&ab\\_segments=&origin=&initiator=&acceptTC=1](https://www.jstor.org/stable/pdf/1762958.pdf?refreqid=fastly-default%3A4f95ba0339fd6d35a74c36b383c6a42c&ab_segments=&origin=&initiator=&acceptTC=1)

Dechezelles, S., 2013, « The cultural and sociological basis of youth involvement in Italian extreme right organizations », in A. Mammone, E. Godin et B. Jenkins (dir.),

*Varieties of Right-Wing Extremism in Europe*, Londres et New York, Routledge : 182-196.

Eco, U., 1995, « Eternal fascism: Fourteen ways of looking at a blackshirt », *The New York Review of Books*, 42(11) : 12-15, <https://libcom.org/library/eternal-fascism-fourteen-ways-looking-blackshirt>

El Khoury, E., 2022, *Lutte armée ou radicalisation violente ? Expériences subjectives et perspectives de femmes bruxelloises, beyrouthines et montréalaises de confession musulmane*, thèse de doctorat, Université Laval.

Fortier, A., A. Kruzynski, J. Leblanc, L. Newbold, M. Pirotte et C. Riot, 2009, « Questionnements sur la compréhension de militantEs libertaires Queer et féministes au Québec à l'égard du Nous femmes et de la non-mixité : recoupements et divergences », in F. Descarries et L. Kurtzman (dir.), *Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXI<sup>e</sup> siècle ? Cahiers de l'IREF*, (19) : 23-32.

Geertz, C., 1974, « "From the Native's point of view": On the nature of anthropological understanding », *Bulletin of the American Academy of Arts and Science*, 28(1) : 26-45.

Holmes, D.R., 2000, *Integral Europe: Fast-Capitalism, Multiculturalism, Neofascism*, Princeton et Oxford, Princeton University Press.

Jeziarska, K. et D.V. Polanska, 2017, « Social movements seen as radical political actors: The case of the Polish tenants' movement », *VOLUNTAS: International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations*, 29 : 683-696, <https://link.springer.com/article/10.1007/s11266-017-9917-2>

Mahmood, S., 2005, *Politics of Piety: The Islamic Revival and the Feminist Subject*, Princeton, Princeton University Press.

Nadeau, F., 2019, « Political voices and everyday choices: Aesthetic modes of political engagement in right-wing extremism », *Anthropologica*, 61(2) : 270-282, <https://www.jstor.org/stable/26900132>

Nadeau, F., 2020, *Parcours d'engagement dans l'extrême droite au Québec : une ethnographie (2014-2017)*, thèse de doctorat, Institut national de la recherche scientifique.

Nikolski, V., 2011, « La valeur heuristique de l'empathie dans l'étude des engagements répugnants », *Genèses*, 3(84) : 113-126, <http://dx.doi.org/10.3917/gen.084.0113>

Nikolski, V., 2013, « Lorsque la répression est un plaisir. Le militantisme au Parti national bolchévique russe », *Cultures & Conflits*, 89 : 13-28, <https://doi.org/10.4000/conflits.18684>

Pilkington, H., 2016, *Loud and Proud: Passion and Politics in the English Defence League*, Manchester, Manchester University Press.

Schmitt, C., 2003, *La notion de politique. Théorie du partisan*, Paris, Flammarion.

Shoshan, N., 2016, *The Management of Hate: Nation, Affect, and the Governance of Right-Wing Extremism on Germany*, Princeton, Princeton University Press.

Sotlar, A., 2004, « Some problems with a definition and perception of extremism within a society », in G. Mesko, M. Pagon et B. Dobovsek (dir.), *Policing in Central and*

*Eastern Europe: Dilemmas of Contemporary Criminal Justice*, Faculté de droit criminel et sécurité, Université de Maribor (Slovénie).

Teitelbaum, B., 2017, *Lions of the North: Sounds of the New Nordic Radical Nationalism*, Oxford et New York, Oxford University Press.

Teitelbaum, B., 2020, *War for Eternity: The Return of Traditionalism and the Rise of the Populist Right*. Londres, Penguin.